

XYZ. La revue de la nouvelle

Les sept voiles

Brigitte Caron



Numéro 46, été 1996

Voici le temps des assassins

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4587ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, B. (1996). Les sept voiles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (46), 22–27.

Les sept voiles

Brigitte Caron

La porte s'ouvre à toute volée. Je tourne les yeux vers le réveille-matin numérique et les chiffres 4 : 02 s'impriment en rouge sur le noir. Les hommes pénètrent dans la chambre et braquent leur arme sur moi. Combien sont-ils ? Deux, trois... quatre. Quatre revolvers tout ce qu'il y a de plus réglementaire me pointent. COUPABLE, proclame leur gueule noire porteuse de mort. COUPABLE, puis-je lire dans les yeux des hommes qui ont en main les armes.

Ils arrêtent sur le seuil, sidérés par la scène qu'ils aperçoivent. Je crie toujours. Ma voix n'a pas flanché depuis des siècles, c'est une voisine alertée qui a dû les appeler. Je hurle sans arrêt, car je n'ai pas besoin de reprendre mon souffle. J'ai tant aspiré, à force de ravalier mes mots !

Deux armes me visent toujours, deux des hommes en uniforme de policier rengainent et essaient de détacher mes mains de leur contenu. Ils n'y arrivent pas. Mes doigts recroquevillés sont incrustés dans l'objet, soudés à lui, il faudra les couper pour me le retirer.

L'un des policiers se penche et vomit. L'autre tente de me faire taire en mettant sa main sur ma bouche, rien n'y fait. Je crierai toute ma vie. Tout ce que j'ai tu !

L'un appelle une ambulance. L'autre hurle de me taire. Le troisième me gifle. Le quatrième me tient en joue à deux mains en tremblant et en balbutiant *Mais où est le corps ? Où est le corps ?*

Celui qui a vomi me secoue, *Tais-toi, vas-tu te taire*. Et il frappe, il frappe, l'autre crie *Arrête*, il l'avait peut-être violée, menacée. Je le regarde, ce n'est pas vraiment un homme, c'est

une femme en uniforme. C'est elle qui a appelé l'ambulance. Je l'entends d'ailleurs qui arrive, qui essaie de couvrir mon cri avec sa sirène. Je vois les ambulanciers arriver, découvrir l'image avec horreur, j'entends *Catatonique, État de choc*, j'entends la policière déclarer *Elle est peut-être victime*, la suite se perd, elle a compris, merci, merci ! Je me tais.

On me regarde. La policière vient à moi. *Je ne trouve pas de pièce d'identité*, dit une voix derrière elle. *Quel est ton nom*, dit la femme en touchant mes cheveux, tandis que l'autre jeunot me regarde toujours avec son arme.

— Salomé, dis-je.

La tête que je tiens entre mes mains roule sur le plancher.

C'est la femme qui me passe les menottes.

Je suis couchée dans la chambre de mon premier appartement. Les gars du *band*, qui étaient venus prendre une bière après la répétition, sont partis depuis longtemps, non sans avoir joyeusement semé le désordre et étendu à la grandeur de la maison bouteilles vides, cendriers pleins et corps assommés d'alcool, avant de repartir dormir chez leurs parents. Quand ils viennent, ils égrainent le hash sur une planche de bois que j'ai fendue d'une main, et qui me tient lieu de diplôme d'auto-défense. Ils feuilletent mon cahier de chansons sur lesquels ils essaient de plaquer des accords. De temps à autre, l'un d'eux reste à coucher et c'est la plupart du temps un fiasco.

Mais pas ce soir. Je dors. J'ouvre les yeux. Entre les traces du petit party, un homme est là, dans le chambranle, et me regarde en riant. Je ne distingue pas son visage, je ne vois luire que ses dents blanches et son long couteau. Je veux me lever. Je ne peux pas bouger. Je veux crier. Je n'ai plus de voix. Il rit. Il tombe sur moi lourdement et plante son poignard dans le matelas, tout près de ma tête. Il me viole. Il rit. Je tourne la tête pendant qu'il me viole. Qu'il rit. Je vois le poignard, juste à côté de moi. Je lève lourdement, lentement la main. Il l'attrape et en un tournemain, me casse le poignet. Son rire. Je me réveille.

J'ai seize ans. Je compte les jours qu'il me reste avant de partir en appartement. Je devine que mon père et ma mère, qui en sont à leur troisième apéritif, se chamaillent, couvrant la voix de Fabienne Thibault dans mes oreilles. *Elle ne vaut pas la marde que je chie*, crie mon père. Je comprends qu'il parle de moi. Je décide que je ne peux plus attendre mes dix-huit ans, parce que lorsqu'ils arriveront, je serai une folle enfermée dans un autre lieu. Je m'habille et sors silencieusement de ma chambre. Je prends mon manteau dans la lingerie dont les deux portes sont formées de grands miroirs bien éclairés.

Mes parents écoutent la télé, en bas, dans le sous-sol. Je vois mon père qui bondit vers moi en deux pas et me crie *Où tu t'en vas, toi ?*

Je veux lui dire que puisque je te dérange, eh bien, ça tombe bien, tout ce que je voulais, c'était partir. Mais aucun son ne sort de ma gorge, les larmes brouillent mes yeux, et je tombe assise dans les marches qui mènent au palier qui mène à la porte qui mène à la rue qui mène ailleurs. Il arrache ma tuque et la lance violemment jusqu'en bas de l'escalier. *T'iras nulle part* et il me saisit par les pans de mon manteau, me soulève de deux marches et me menace. Je n'entends pas les mots. Derrière lui, maman, derrière lui si grand, maman caquette de sa voix de poule. Papa crie. Il lève la main. Je hurle. Il frappe. Je hurle. Il frappe. Je hurle. Il frappe. Je hurle. Il va me tuer, les voisins vont venir, il va me tuer, je me tais et, saisissant à bras le corps les rampes de l'escalier, je me redresse. Je dois atteindre ma chambre, c'est un havre. J'entends *Hubert, arrête*, je me retourne et les deux miroirs me renvoient deux moi ensanglantés de la tête au ventre, mon regard se plante dans mon regard, je n'oublierai jamais. Je cours à la salle de bains et ferme la porte.

Ma mère entre sans frapper. *Va-t-en. Qu'est-ce que t'as, qu'est-ce qu'il t'a fait, oh mon Dieu, mais Dieu n'existe plus. Va-t-en.* Je veux crier, je ne peux plus parler, aucun son ne sort de ma gorge. *Va-t-en.* Si je crie après ma mère, il va revenir. Ma mère m'ouvre la bouche et soupire de soulagement. *Il ne t'a pas*

cassé de dents. Je la pousse dehors. Je me lave. J'enlève ma chemise. Elle est pleine de sang, d'où vient tout ce sang? Je me lave. C'est vrai. Je n'ai perdu aucune dent. Je n'ai rien de cassé, j'ai juste mal au nez. D'où vient tout ce sang? J'en crache encore quelques goulées. Je me réfugie dans ma chambre, j'appelle ma sœur, elle ne comprend rien, je ne peux pas parler. Papa entre et arrache le téléphone du mur en criant *À qui tu parlais? Arrête, tu es fou, Tu vas voir si je suis fou*, il s'assoit sur moi et, me montrant son poing, il dit *Je vais te la casser, ta petite gueule de putain.* Hubert, crie ma mère, et il part, il me laisse seule au fond de mon tombeau. Je n'oublierai jamais jamais cette chose dure appuyée sur mon bas-ventre.

On m'enlève les menottes, on me demande mon identité. Je réponds Salomé. Je suis pleine de sang. *On a retrouvé le pénis dans le congélateur*, dit le policier en civil. *Mais où est le reste, bon dieu de bon yen*, jure le sergent-détective. *Va-t-on retrouver tout ce qui compose un corps à part une tête et un pénis un peu partout dans Montréal? Qui est cet homme?* Il me demande qui est cet homme. Mon corps se vide lentement, je chie longuement une diarrhée pestilentielle, il se lève et dit en ouvrant la fenêtre *Faites-la laver avant de l'embarquer.*

J'ai dix-sept ans. Je marche dans la rue, un grand fleur de lysé sur les épaules, au centre de la foule compacte qui s'entasse sur la place Jacques Cartier. Je fends la foule en chantant. Un gars me saisit par l'épaule et enfonce sa langue dans ma bouche et ses doigts dans ma chair. On se pelote frénétiquement au centre de la foule qui crie à l'indépendance. Il m'entraîne sous le stationnement couvert, puis dans la ruelle derrière l'hôtel Nelson, il me fourre, me laboure, je voulais, oui, je voulais. Des gens arrivent, *C'est dégueulasse, allez faire ça chez vous*, nous fuyons, lui d'un côté, moi de l'autre. Je ne suis plus vierge, mais je ne suis pas fière de moi.

Je ne sens pas bon. Ils m'ont lavé mais j'ai vomi peu de temps après. Je suis vide, vide. Je vais pouvoir exister.

J'ai vingt-huit ans. Je soupe chez mon père, en compagnie de la femme à qui il laisse le soin de diriger sa vie depuis la mort

de maman. Nous avons regardé des diapositives de l'enfant blonde que j'étais. La femme remplit sans cesse son verre. Mon père se met à tenir des propos injustes à mon égard et, cette fois-ci, je ne me tais pas. Elle dit *N'accuse pas ton père, c'est toi la COUPABLE*, je dis *De quoi se mêle-t-elle, c'est assez*. Je m'en vais. Elle me court après, me harcelant du plein droit que papa lui a donné sur tout. Il est derrière elle, si grand, si grand. Il crie. Je sens qu'il me faut partir vite d'ici, je suis en danger. Je pleure. Je tombe dans les marches glacées conduisant au stationnement. Je dis *Il m'a même battue*. Elle dit *Tu le méritais probablement*. Je pars. Je roule. Je hurle. Je roule dans la nuit vers un havre, loin de chez moi.

Salomé, je suis Salomé. Je voulais sa tête et je l'ai eue. Saint Jean-Baptiste, n'en prends pas ombrage. Ce n'est pas à toi que j'en ai. On me dit que j'ai fait des déclarations confuses. On me dit *Qui est cet homme*, je dis *Je suis Salomé*, alors bien sûr, c'est Jean le Baptiste. Le policier s'approche de moi. On dit *Elle est folle*, je ne suis pas folle, seulement blessée, je n'ai plus de voix. Va-t-il me frapper ?

J'ai quatre ans. C'est l'hiver, mais la maison est surchauffée. Je cours en camisole et en culotte de pyjama. Mon père, qui joue dans sa collection de timbres, me saisit un sein et dit ça pousse. Je balbutie et m'enfuis.

On a trouvé à qui sont la tête et le pénis, on murmure *Maniaque, Féministe, COUPABLE*. On trouve assez vite le corps de l'homme, qui a l'air d'être le bon, puisqu'il n'a plus ni tête ni pénis. C'est mon père.

On me demande doucement *Pourquoi as-tu tué ton père*, je réponds *Je ne suis pas COUPABLE, je n'ai pas dansé la danse des sept voiles*. On soupire tristement. On me dit *Maggie*, je réponds *Je suis Salomé, j'ai été offerte en sacrifice à la Saint-Jean-Baptiste*, on soupire impatientement. On chuchote *Elle n'est pas COUPABLE, elle est juste folle*, et je voudrais crier !

J'ai vingt-neuf ans, je suis au fond d'une geôle profonde et froide. Qui donc m'aidera à chanter sur tous les toits que le

COUPABLE, c'est toi, qui donc me croira et endossera mes dires, qui donc me prendra dans ses bras et me bercera jusqu'à ce que je dorme? Qui osera imaginer le pire, la vérité? Il t'aurait suffi de dire *Je regrette*, il t'aurait fallu être franc, juste une fois, mais tu m'as encore crevé les yeux et j'ai mal. Alors, je t'ai rejoint où tu travailles, je t'ai supplié de m'offrir un café, je suis allée dans mon ancien chez-moi, et j'ai dit *Papa, je vais te sucer*, tu as eu peur, mais tu t'es laissé convaincre parce que tu en avais longtemps rêvé, tu ne l'avais jamais dit mais si souvent suggéré, et quand j'ai eu ton pénis érigé devant mes yeux, je l'ai coupé, papa, tu as hurlé longtemps, ça m'a permis de te couper la tête et j'ai apporté les deux morceaux jusque chez moi, où je t'ai regardé dans les yeux, et j'ai vu entre mes mains que tu ne souffrais plus alors que je souffrais encore, et je me suis mise à hurler, à hurler, jusqu'à ce qu'ils viennent me chercher.